

## Les lecteurs nous écrivent

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1991). Les lecteurs nous écrivent. *Lettres québécoises*, (62), 2-2.

## Nocturne : la poésie larvée, une vue de l'extérieur

Qu'il me soit permis de vous confier quelques impressions au sujet de la 3<sup>e</sup> *Nuit de la poésie* (vendredi, 15 mars 1990, de vingt heures à l'aube à l'Université du Québec à Montréal), rassemblement de poètes d'ici, autorisés à déclamer, l'espace de cinq minutes, des vers de leur cru.

J'arrive à l'UQAM à 19 h 30. Déjà, les aspirants-auditeurs s'alignent longuement jusqu'à la billetterie où les places près de la scène se vendent 5 \$. Attendant un compagnon retardataire, je n'eus pas le privilège d'entrer dans la Salle Marie-Gérin-Lajoie pour y voir de près mes idoles poétiques. Je dus me contenter d'une place devant les écrans disposés dans la salle publique.

Des voix nous parvenaient comme du creux de la terre, d'un autre royaume. Ainsi, ai-je passé la première heure à tenter de saisir, parmi l'écho multiplicateur, la voix solitaire des récitants, envoûté par tant de passages caverneux. Parfois passait un mot, un vers, rumeurs saisies au cœur du vacarme.

Dans la grande salle, lieu d'exclusion, les auditeurs migraient d'un écran à l'autre, d'une espérance à l'autre. Rien à faire : on n'entendait que fragments, bribes. On devinait la beauté dissimulée quelque part sous nos pieds et le mouvement futile continuait. Cependant, on voyait. Dans les visages des récitants, on trouvait ce qu'on pouvait : des traces de l'âme peut-être. Souvent, on ne sentait qu'une lourde, qu'une incontournable prétention dans ces visages excluant l'audience. Et on savait que c'était seuls qu'ils jouissaient de leurs dires.

Parfois la caméra glissait le long d'habits extravagants. On savait alors que les mots auraient pu ne pas être dits. Car ce regard mécanique les rendait insignifiants. Parfois aussi, lorsque les cinq minutes des «poéticlips» s'écoulaient sans que le récitant n'ait cédé sa place, il y avait cet organisateur-cinéaste, chauve et souriant, qui intervenait, poussant hors de la scène ceux qui voulaient trop en dire.

Quand ils disparaissaient, notre animatrice de diction juste s'avancait pour présenter le prochain noble et beau poète. Il y avait, dans cette démarche, un relent de gala télévisé. Il y avait, dans sa figure

étincelante, un souvenir de toutes ces choses qui n'existent qu'au paradis lumineux de l'écran.

Quand ils disparaissaient, nos poètes s'en allaient rencontrer leurs confrères et consœurs dans un beau petit salon où un buffet avait été aimablement disposé, afin d'occuper les participants qui n'avaient rien de mieux à faire que de ne pas s'écouter. Dans ce salon, il y avait des fenêtres, parois étanches entre les poètes et les exclus. Penchés sur ces orifices, il y avait des gens qui grimaçaient à travers les vitres pour mieux apercevoir, comme l'enfant au zoo, les poètes engagés qui, confortablement, les ignoraient. D'autres gardaient leur dignité et refusaient un regard aux animaux de notre culture, qu'ils laissaient en paix, pour la plus grande gloire de tous.

Tout ça ne restait pour moi qu'une rumeur, jusqu'au moment où les intervenants de la revue *Gaz Moutarde* furent évacués par notre conciliant et aimable réalisateur telle une flatulence gênante. Un peu plus tard, il y a eu la *Bande Magnétique* qui s'est étirée comme une publicité abusive-intrusive. Au milieu de cette déflagration phonique, je me suis promené, parmi l'écho, la lumière des écrans — tels des feux dans la plaine autour desquels les hommes se rassemblent pour gagner un peu de chaleur, un peu de confiance — puis j'ai enfin atteint la cage des auteurs qui m'a rappelé quelque chose comme un enchevêtrement de larves suintantes, jouissant de leurs jus, avilissant le cœur de l'arbre.

Par la suite, j'ai croisé une autre larve qui devait venir rendre visite à ses copines ; je l'ai reconnue et l'ai méprisée, l'assimilant à la masse des autres pâles paroliers qui n'avaient pas eu le courage de crier bien fort que la poésie ne s'accommode ni de cinq minutes ni de cinq dollars, qu'un poète est aussi un homme parmi les autres, qu'un poète est une parole qui appartient au monde, est une parole de bonté, est une parole qui brise le silence et ne le peuple pas de nouvelles absences.

Dehors, il faisait nuit, et la clarté des étoiles et de la lune glissait en silence sur toutes les choses malgré la brume, les rêves d'acier, de verre et de béton. C'était la vraie poésie et je n'avais rien à dire.

Daniel Canty  
Lachine